



CHAPITRE IV  
LES FIGURES HEROIQUES

Dans ce chapitre, je n'ai pas l'intention d'étudier tous les héros de Stendhal, mais simplement de choisir ceux qui sont les plus caractéristiques c'est-à-dire Julien et Fabrice.

JULIEN.

L'action du roman "Le Rouge et le Noir" se situe dans les années qui suivent la chute de Napoléon. Julien Sorel, le héros du roman, est entré comme précepteur chez M. de Rênal, le maire du village de Verrières, en Franche-Comté. Ayant un peu appris le latin, à la fois maladroit et séduisant, timide et audacieux, ce jeune homme fils d'un charpentier brûlé d'une admiration secrète pour Napoléon. Il veut parvenir, lui aussi, et songe à réussir dans la carrière ecclésiastique, puisque la carrière des armes est fermée. Mais il a passé son enfance en pleine époque napoléonienne et a gardé toute son admiration pour l'empereur. C'est pour lui en effet le modèle de l'homme qui, parti de rien, a atteint le sommet de la gloire et de la puissance.

"Dès sa première enfance, il avait eu des moments d'exaltation. Julien ne passait peut-être pas une heure de sa vie sans se dire que Bonaparte, lieutenant obscur et sans fortune, s'était fait le maître du monde avec son épée". (66)

Napoléon nourrit son imagination héroïque et ardente. Dans son enfance, Julien a été influencé par un vieux chirurgien-major qui lui a enseigné le latin et l'histoire, plus particulièrement toutes les campagnes de Napoléon.

"Ce chirurgien payait quelquefois au père Sorel la journée de son fils, et lui enseignait le latin et l'histoire, c'est-à-dire ce qu'il savait d'histoire, la campagne de 1796 en Italie." (67)

Et le livre que Julien affectionne le plus, c'est "Le Mémorial de Sainte-Hélène" qu'il a reçu de ce vieux chirurgien.

Julien admire tant Napoléon qu'il a une fois pensé à atteindre le succès militaire. On trouve dans certaines pages de ce roman le souvenir de ces lectures et de ses admirations de jeunesse.

"Dès sa première enfance, la vue de certains dragons du 6<sup>e</sup> aux longs manteaux blancs, et la tête couverte de casques aux longs crins noirs, qui revenaient d'Italie et que Julien vit attacher leurs chevaux à la fenêtre grillée de la maison de son père, le rendit fou de l'état militaire." (68)

Cette admiration pour Napoléon dont son enfance avait été nourrie ne l'abandonnera jamais, même lorsque par calcul il devra la taire. Il y pense encore lorsque le roi, beaucoup plus tard, vient traverser Verrières; Julien alors, âgé de dix-neuf ans est choisi comme un des gardes d'honneur. Portant un uniforme tout brillant, montant sur un beau cheval au milieu des yeux admiratifs, notre héros se sent le plus heureux. Il se passionne beaucoup pour ce métier

glorieux et honorable.

"Son bonheur n'eut plus de bornes, lorsque passant près du vieux rempart, le bruit de la petite pièce de canon fit sauter son cheval hors du rang. Par un grand hasard, il ne tomba pas; de ce moment, il se sentit un héros. Il était officier d'ordonnance de Napoléon et chargeait une batterie." (69)

Mais il se rend compte, que depuis le retour des Bourbons, cet héroïsme n'a <sup>plus</sup> de sens et que son ambition ne peut plus se réaliser par l'armée. C'est pourquoi Julien, qui est ambitieux va choisir l'Eglise. Il abandonne le "Rouge" et il passe au "Noir".

"Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur d'être envahie, le mérite militaire était nécessaire et à la mode. Aujourd'hui, on voit des prêtres de quarante ans avoir cent mille francs d'appointements, c'est-à-dire trois fois autant que les fameux généraux de division de Napoléon." (70)

Comprenant que, dans la France de la Restauration, c'est l'Eglise qui est toute puissante, il doit taire son admiration pour Napoléon, il doit déguiser les sentiments de dégoût qu'il éprouve pour cette société dans laquelle son ambition le force à entrer. Il doit donc être hypocrite; ce n'est pas le fond de son caractère, mais c'est une nécessité pour réussir, le sabre est devenu inutile, "l'hypocrisie est ma seule arme pour gagner mon pain".(71)

Nous retrouvons ici les sentiments que Stendhal éprouve pour la société de la Restauration.

"Depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province. On a peur d'être destitué. Les fripons cherchent un appui dans la congrégation et l'hypocrisie a fait les plus beaux progrès même dans la classe libérale." (72)

Cependant, bien que devenu précepteur chez M. de Rênal, un ultra plein de haine contre tout ce qui rappelle Napoléon, il garde avec lui, caché dans son lit chez ce même M. de Rênal, un portrait de l'Empereur.

Comme précepteur, Julien, l'air pieux et solennel, ne cherche pas à être un bon précepteur. Il cherche seulement l'occasion de dominer la haute société.

"Les enfants l'adoraient, lui ne les aimait point, sa pensée était ailleurs. Tout ce que ces marmots pouvaient faire ne l'impatientait jamais. Froid, juste, impassible, et cependant aimé, parce que son arrivée avait en quelque sorte chassé l'ennui de la maison, il fut un bon précepteur. Pour lui, il n'éprouvait que haine et horreur pour la haute société où il était admis." (73)

Julien, autrement dit, se donne un but précis et qui lui demande l'exercice de toute sa volonté. C'est de pénétrer dans cette classe supérieure pour mieux pouvoir l'écraser. Il doit faire tomber la barrière sociale qui le sépare d'une personne de la noblesse. Il y aura toujours chez lui un sentiment d'infériorité vis à vis des membres de la classe supérieure et il se fera un devoir d'essayer d'entrer dans cette classe qu'il déteste, pour vaincre ce sentiment; pour réaliser ce devoir qu'il s'est donné, il doit être hypocrite. C'est ainsi qu'il méprise M. de Rênal, M. Valenod et tous les notables royalistes de la petite ville qui sont, selon lui, dans le camp ennemi. Et malheureusement, Madame de Rênal devient inévitablement sa victime.

Bien qu'il ait réussi à conquérir Madame de Rênal, il la considère comme un ennemi avec lequel il va falloir

se battre malgré l'amour tendre et sincère de Madame de Rênal pour lui.

Cependant, à la suite de dénonciations, il doit quitter les Rênal et entre au séminaire, à Besançon, plein de dédain pour ses condisciples, mais si appliqué, si adroit, qu'il obtient vite la confiance du Supérieur, l'abbé Pirard. Quand l'abbé Pirard, victime d'intrigues, est obligé de quitter la maison, il fait prendre par Julien la place de secrétaire qu'on lui offre à Paris, chez le marquis de la Môle.

Notre héros, Julien, ce plébéien, détonne dans ce milieu de grands seigneurs. Mais il n'est pas vulgaire, on le devine énergique et il intéresse vivement Mademoiselle Mathilde de la Môle, hautaine sans doute, mais romanesque et hantée de légendes chevaleresques. Elle regrette aussi l'Empire car en ce temps-là il y avait de la grandeur.

"Etre dans une véritable bataille, une bataille de Napoléon, où l'on tuait dix mille soldats, cela prouve du courage". (74)

On commence à remarquer autour d'elle sa préférence pour Julien. Avec son sentiment d'infériorité, il décide sans hésitation de la conquérir elle aussi.

"Eh bien elle est jolie! continuait Julien avec des regards de tigre. Je l'aurai, je m'en irai et malheur à qui me troublera dans ma fuite". (75)

Quant à Mathilde, elle prend beaucoup de plaisir à se promener et à causer avec Julien, elle est étonnée de son orgueil, agréablement surprise qu'il ose souvent la

contredire. Un jour, elle s'aperçoit qu'elle l'aime.

"Elle repassa dans sa tête toutes les descriptions de passion qu'elle avait lues dans Manon Lescaut, la Nouvelle Héloïse, les Lettres d'une religieuse portugaise, etc.... Il n'était question, bien entendu, que de la grande passion; l'amour léger était indigne d'une fille de son âge et de sa naissance. Elle ne donnait le nom d'amour qu'à ce sentiment héroïque que l'on rencontrait en France du temps de Henri III et de Bassompierre. Cet amour-là faisait faire de grandes choses". (76)

Elle remarque son regard brillant d'énergie, "s'il y avait une autre révolution, il aurait l'audace d'un Danton".<sup>(77)</sup> pense-t-elle. Et elle ne peut s'empêcher de le comparer à ceux qui l'entourent.

"Est-ce ma faute à moi, si les jeunes gens de la cour sont de si grands partisans du convenable et pâlisent à la seule idée de la moindre aventure un peu singulière".<sup>(78)</sup>

Du moment qu'elle a décidé d'aimer Julien, elle ne s'ennuie plus. Tous les jours elle se félicite du parti qu'elle a pris de se donner une grande passion.

"Cet amusement a bien des dangers; pensait-elle. Tant mieux! mille fois tant mieux!".<sup>(79)</sup>

Mais l'amour est une lutte et Julien doit achever de conquérir Mathilde en excitant froidement sa jalousie. Alors Mathilde se laisse séduire.

"Enfin moi, s'écria-t-il tout à coup, la passion étant trop forte pour être contenue, moi pauvre paysan, j'ai donc une déclaration d'amour d'une grande dame!".<sup>(80)</sup>

En sachant que Mathilde est enceinte, le marquis de la Môle, contre sa volonté, doit accepter le mariage. Pour que ce mariage soit normal, il fait parvenir à Julien un brevet de lieutenant de hussards, au nom de M. le chevalier

Julien Sorel de la Vernaye, et l'envoie à Strasbourg.

Julien maintenant va quitter l'habit noir pour l'uniforme.

Il se rend compte que le succès n'est pas loin.

"Le soir lorsque Julien apprit qu'il était lieutenant de hussards, sa joie fut sans bornes. On peut se la figurer par l'ambition de toute sa vie et par la passion qu'il avait maintenant pour son fils. Le changement de nom le frappait d'étonnement.

Après tout, pensait-il, mon roman est fini, et à moi seul tout le mérite. J'ai su me faire aimer de ce monstre d'orgueil, ajoutait-il en regardant Mathilde, son père ne peut vivre sans elle et elle sans moi". (81)

Malheureusement le drame éclate. Une lettre de Madame de Rênal, adressée à M. de la Môle, le peint comme un séducteur sans scrupule. Tout est perdu. Alors Julien, l'ambitieux énergique, l'homme de sang-froid, a perdu la tête; sans attendre, il court à Verrières, aperçoit Madame de Rênal à l'église et tire sur elle deux coups de pistolet. Elle est seulement blessée et sitôt guérie, oubliant toute rancune, elle rivalise d'intrigues avec Mathilde pour sauver d'une condamnation l'auteur toujours chéri de ce crime.

Nous devons ajouter que l'épisode du procès montre en Julien les caractères du héros, tel que l' imagine Stendhal. Il pense sans doute être grâcié/à l'intervention <sup>grâce</sup> des puissants amis de Madame de Rênal et de Mademoiselle de la Môle. Mathilde a fait tout ce qu'elle a pu pour sauver la vie de Julien. Mais celui-ci, à vrai dire, est fatigué d'héroïsme.

"Julien se trouvait peu digne de tant de dévouement, à vrai dire il était fatigué d'héroïsme. C'eût été à une tendresse simple, naïve et presque timide, qu'il se fût trouvé sensible, tandis qu'au contraire, il fallait toujours l'idée d'un public et des autres à l'âme hautaine de Mathilde." (82)

Le procès a lieu. Plusieurs voix sont liées à celles de M. Valenod, devenu M. le baron de Valenod, maire de Verrières, aussi juré de ce procès, qui se venge enfin de sa rivalité avec Julien auprès de Mme de Rênal. Pendant l'audience du tribunal, simplement à la vue de M. de Valenod, il comprend qu'il devra alors entrer dans un monde où il ne sera plus lui-même, qu'aucune de ses ambitions ne pourra se réaliser et qu'il ne pourra pas dire à la face de cette société qu'il déteste tout ce qu'il en pense. La mort en elle-même n'était pas horrible à ses yeux. Tout sa vie n'avait été qu'une longue préparation au malheur.

Julien se sentit enflammé par l'idée de devoir, ainsi qu'il le dit simplement.

"Je ne vous demande aucune grâce, continua Julien en affermissant sa voix. Je ne me fais point illusion, la mort m'attend, elle sera juste." (83)

Il songe cependant un instant au seul coup d'éclat qui lui resterait possible, une évasion retentissante; mais il abandonne aussitôt cette idée comme il avait déjà abandonné celle de se suicider.

Il sera exécuté, après avoir attendu la mort, héroïquement, comme sur un champ de bataille.

Dans ce portrait de Julien, nous retrouvons beaucoup de traits qui caractérisent l'auteur. Plusieurs critiques trouvent que l'héroïsme et l'énergie de Stendhal ne sont pas ceux de la réalisation pratique. Ce sont seulement ceux de l'imagination.

Il est exact que Stendhal a prêté beaucoup de ses sentiments à Julien. C'est toute sa jeunesse que Stendhal a mise dans ce livre avec ses inquiétudes, ses ambitions, son culte pour les âmes libres et énergiques et même sa grande admiration pour Napoléon. violemment anti-clérical, il déteste la France de la Restauration qui s'appuyait sur l'Eglise et cherchait à développer le conformisme. Julien représente la révolte de la jeunesse contre cet ordre établi.

### FABRICE

Dans le roman "la Chartreuse de Parme", Stendhal choisit pour héros un jeune Italien qui manifeste aux lecteurs son goût de l'héroïsme, du risque, du courage et évidemment son admiration pour Napoléon. Fabrice dans ce roman, est vraiment héros plus que Julien qui vit seulement à l'époque où l'on a la nostalgie de Napoléon. En effet Fabrice grandit au moment où Napoléon est encore au pouvoir, il s'exalte pendant les Cent-Jours. A ce moment-là, lui Fabrice réalise son rêve de gloire en participant à la grande bataille de Waterloo.

Pour comprendre le caractère héroïque de Fabrice, nous devons retourner à son adolescence, dans une cour italienne avant 1815 au moment où la gloire de Napoléon est à son sommet.

Au château de Grianta près de Milan, le jeune Fabrice del Dongo grandit. Il est le fils du Marquis del Dongo qui ne l'aime pas et avec qui il sera en opposition constante.

Il est élevé et aimé par sa tante, la Comtesse Pietranera, énergique et romanesque. Et c'est cette tante, au caractère enthousiaste, qui fera de Fabrice un héros prêt à s'enthousiasmer de tout. Grâce à l'influence de celle-ci, Fabrice apprend à monter à cheval et devient officier de hussards; âgé de douze ans seulement, il porte déjà l'uniforme. Le voici revenant dans le château paternel.

"A son retour dans ce palais formidable, bâti par les plus belliqueux de ses ancêtres, Fabrice ne savait rien au monde que faire l'exercice et monter à cheval. Souvent le Comte Pietranera, aussi fou de cet enfant que sa femme, le faisait monter à cheval et le menait avec lui à la parade". (84)

A part cela, Fabrice est très ignorant. Sur ordre de son père, les Jésuites chez qui il étudiait ne lui ont enseigné le latin que dans la généalogie de la famille del Dongo et lorsque Fabrice quitte l'école, il est ignorant et sait à peine écrire.

Ses actions héroïques porteront plus tard la marque des lectures romanesques de sa jeunesse. C'est ainsi que, mêlé aux vrais hussards à quelque distance du champ de

bataille de Waterloo, il voyait entre eux et lui cette noble amitié des héros du Tasse et de l'Arioste.

Stendhal en décrivant Fabrice, recommence à peindre le type de héros qu'il nous a déjà montré dans "le Rouge et le Noir". Tel Julien à l'origine, c'est un jeune homme ambitieux de gloire militaire.

Mais le temps passe, l'Empire est près de sa chute.

"Les années s'écoulaient. Le marquis del Dongo, qui depuis treize ans attendait de mois en mois la fin de la domination française, apprit avec ravissement le désastre de la Bérésina, puis la prise de Paris et la Chute de Napoléon". (85)

Coup de théâtre quelques mois plus tard, quand il apprend le retour de l'île d'Elbe.

"Le 7 mars 1815, on apprit que Napoléon venait de débarquer au golfe Juan. Et Fabrice avec une joie sans bornes, annonce cette nouvelle chez la comtesse Pietranera.

"Je pars, lui dit-il je vais joindre l'Empereur qui est aussi roi d'Italie. Je passe par la Suisse. Cette nuit, à Menaggio, mon ami Vasi, le marchand de baromètres, m'a donné son passeport, maintenant donne-moi quelques napoléons, car je n'en ai que deux à moi mais, s'il le faut, j'irai à pied". (86)

Avec l'aide de sa tante, Fabrice se rend tout de suite à Paris espérant rejoindre l'armée de Napoléon. Son imagination s'exalte pendant le trajet.

"J'ai vu un aigle, l'oiseau de Napoléon: il volait majestueusement, se dirigeant vers la Suisse, et par conséquent vers Paris. Et moi aussi, me suis-je dit à l'instant, je traverserai la Suisse avec la rapidité de l'aigle, et j'irai offrir à ce grand homme bien peu de chose, mais enfin tout ce que je puis offrir, le secours de mon faible bras.....". (87)

En arrivant à Paris, Fabrice va dans la cour du château des Tuileries pour assister à la revue des troupes passée par Napoléon. Quand la guerre éclate, il se dirige vers la frontière de Belgique où il est arrêté comme espion. Ils' évade sous un uniforme de hussard français et arrive à la grande plaine de Waterloo, au début de la bataille; réconforté par une brave cantinière, il se mêle à l'escorte du Maréchal Ney. Fabrice à ce moment-là voit le feu pour la première fois.

"Ah m'y voilà donc enfin au feu, se dit-il. J'ai vu le feu, se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire". (88)

On voit en lui ici un jeune homme tout à fait enthousiaste qui veut uniquement "se battre", tels les héros de roman dans l'armée de Napoléon.

"Quel bonheur de faire réellement la guerre à la suite de ce héros. C'était pour cela qu'il était venu en France". (89)

Dans la grande plaine de Waterloo, il essaie de trouver le Maréchal Ney qui le passionne depuis longtemps par sa gloire militaire et sa bravoure.

"Un quart d'heure après, par quelques mots que dit un hussard à son voisin, Fabrice comprit qu'un de ces généraux était le célèbre maréchal Ney. Son bonheur fut au comble.....". (90)

Fabrice finit par être blessé, et après sa guérison, il regagne l'Italie. Son cheval a été volé par un soldat de l'armée de Napoléon. Il s'est trouvé alors dans le désespoir. Après avoir savouré le goût de la bataille, il

perd alors ses illusions chevaleresques.

"Il défaisait un à un tous ses beaux rêves d'amitié chevaleresque et sublime, comme celle des héros de la Jérusalem Délivrée. Voir arriver la mort n'était rien, entouré d'âmes héroïques et tendres, de nobles amis qui vous serrent la main au moment du dernier soupir. Mais garder son enthousiasme, entouré de vils fripons!" (91)

Cependant, beaucoup plus tard, au moment d'une méditation solennelle dans un clocher où il se cache, se remémorant un instant cette action héroïque, énergique, il se dit:

"Je voudrais avant de mourir aller revoir le champ de bataille de Waterloo". (92)

Cette défaite ayant mis fin à son aventure militaire, Fabrice rentre en Italie. Là, pendant son absence, il a été dénoncé comme conspirateur et échappe avec peine à la prison.

La carrière des armes est décidément impossible car être militaire après 1815 selon lui est simplement être "un écureuil dans une cage qui tourne". (93)

Sa tante entreprend alors de faire de son neveu un archevêque, avec l'appui du comte Mosca, ministre d'Ernest IV à la cour de Parme, et déjà il est désigné comme vicaire général.

On reconnaît ici la même évolution en lui qu'en Julien Sorel. Mêlé à des intrigues de politique et d'amour, Fabrice dans sa carrière ecclésiastique fait preuve d'hypocrisie. Il mène une vie du plaisir. Il fréquente le

théâtre et s'éprend de Marietta qui est la bien-aimée d'un certain Giletti. Enfin le drame éclate et il tue celui-ci en duel. Il doit alors vivre en exil à Bologne, puis à Florence, toujours traqué par la police. Il est en pleine aventure. Cependant, à la cour, les adversaires du comte Mosca travaillent ferme contre son protégé et font si bien qu'il est arrêté et enfermé à la Tour Farnèse où son âme exaltée s'éprend de Clélia Conti, fille de son geolier et qu'il avait déjà eu l'occasion de rencontrer.

De toutes ces aventures, on trouve que la grande signification de la vie chez lui, c'est le courage qui est une arme dont il a toujours besoin dans la société de son temps, dont tel Julien, il méprise les moeurs. La duchesse lui dit:

"Vous déplairez toujours aux hommes, vous avez trop de feux pour les âmes prosaïques". (94)

Il se sent toujours hors de sa classe; Stendhal le peint dans ce roman comme un étranger dans son propre milieu. Personne ne le comprend, Il semble que l'opposition de son père et de son frère forme une sorte de barrière entre lui et les gens de sa classe. C'est pourquoi, il faut, selon lui, la lever, et détruire la tyrannie de ceux qui le mettent dans une situation injuste.

Il diffère cependant de Julien en ce que lui, il est né dans la classe aristocratique, il ne part pas de rien, il possède tous les privilèges: naissance, propriétés,

intelligence, influence, qui le pousseront sans doute un jour au succès. Mais malheureusement son destin se déroule d'une façon désastreuse. Sa vie est toujours en danger et en combat. Et le moment le plus heureux de sa vie est celui où, dans la cellule de sa prison, il ne trouve ni peur ni peine.

"Ce ne fut qu'après avoir passé plus de deux heures à la fenêtre, admirant cet horizon qui parlait à son âme, et souvent aussi arrêtant sa vue sur le joli palais du gouverneur que Fabrice s'écriera tout à coup.

"Mais ceci est-il une prison, est-ce là ce que j'ai tant redouté?" Au lieu d'apercevoir à chaque pas des désagréments et des motifs d'aigreur, notre héros se laissait charmer par les douceurs de la prison". (95)

La vie qu'il y trouve est celle de quelqu'un qui a abandonné des ambitions et qui ne compte plus jouer de rôle dans le monde. Et d'ailleurs la prison n'est qu'une aventure et le danger n'est qu'un paysage imprévu.

"Serait-ce l'étonnement de tout ce nouvel établissement qui me distrait de la peine que je devrais éprouver. Peut-être que cette bonne humeur indépendante de ma volonté et peu raisonnable cessera tout à coup, peut-être en un instant je tomberai dans le noir malheur que je devrais éprouver". (96)

Il se demande alors s'il peut être un héros de l'antiquité. L'influence de ces lectures est vraiment bien illustrée encore une fois.

"Serais-je un de ces grands courages comme l'antiquité en a montré quelques exemples au monde? Suis-je un héros sans m'en douter? Comment, moi qui avais tant peur de la prison, j'y suis, et ne me souviens pas d'être triste. C'est bien le cas de dire que la peur a été cent fois pire que le mal. Quoi! j'ai besoin de me raisonner pour être affligé de cette prison..." (97)

Cependant la duchesse Sanseverina prépare son évasion. Fabrice reçoit donc un jour une lettre qui lui explique comment il peut s'évader. Il refuse d'abord, mais Clélia lui demande de se sauver. On voit encore une fois son courage lorsqu'il s'évade de sa prison, par un jour de brouillard, au nez des sentinelles.

"Mais ce brouillard n'était point épais, et il apercevait fort bien les sentinelles; dont quelques — unes se promenaient. Il ajoutait que, poussé comme par une force surnaturelle, il alla se placer hardiment entre deux sentinelles assez voisines.....Il entendait les soldats parler de tous les côtés, bien résolu à poignarder le premier qui s'avancerait vers lui. Je n'étais nullement troublé, ajoutait-il, il me semblait que j'accomplissais une cérémonie". (98)

Après son évasion, il mène une vie normale, abandonne aussitôt l'enthousiasme de sa jeunesse, et aussi avec l'aide de sa tante, devient archevêque, prédicateur. Mais Clélia est mariée à un marquis. Ils ne connaîtront jamais de bonheur avoué, et à la mort de la jeune femme, Fabrice va s'enfermer à la Chartreuse de Parme où il meurt un an plus tard.

Fabrice, jeune homme courageux, enthousiaste, énergique, admirateur de Napoléon est, lui aussi, un aspect de Stendhal.

Fabrice ne rêve pas seulement d'héroïsme, tel Julien, les événements lui donnent l'occasion de manifester à diverses reprises, son goût de l'action héroïque.